Ami du Clergé du 8 octobre 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Journée de vocations. — Le sacerdoce et les âmes, 593.
Petits prônes. — XLIX. *21e Dim. après la Pentecôte :* Le pardon des injures, 596.
Aux Enfants de Marie. — LXVIII. Une belle œuvre, 597.
Des conférences. — III. Sainte Thérèse réformatrice du Carmel, 598.

POUR UNE JOURNÉE DE VOCATIONS

LE SACERDOCE ET LES AMES

Mes frères,

C'est malheureusement un fait indiscutable que notre France souffre actuellement d'une grave pénurie de prêtres. Les vides que la mort creuse dans les rangs du clergé sont insuffisamment comblés par les lévites sortis de nos séminaires et, à part de rares contrées privilégiées, le déficit croît d'année en année, pour le plus grand dommage des âmes. Devant cette situation angoissante, depuis longtemps les pasteurs de l'Eglise ont élevé la voix pour inviter prêtres et fidèles à s'unir en une vaste croisade pour conjurer le fléau. De vigoureux efforts ont été tentés : des congrès se sont réunis pour examiner les mesures à prendre, des prédications nombreuses ont été adressées au peuple chrétien sur le thème du sacerdoce, on s'est plus activement préoccupé de susciter et de cultiver les vocations.

Déjà ont été enregistrés des résultats satisfaisants : bien des Séminaires ont vu croître leurs effectifs dans de notables proportions. Mais pour que le but poursuivi soit pleinement atteint, le concours de tous est indispensable. Nous n'aurons des prêtres en nombre suffisant que quand les parents comprendront qu'une vocation sacerdotale est le plus grand honneur qui puisse échoir à leur famille, quand les riches regarderont comme un devoir de contribuer de leurs ressources à l'éducation des jeunes clercs, quand ceux qui ne peuvent rien donner feront au moins monter leurs prières vers le Maître de la moisson pour qu'il daigne y envoyer des ouvriers. En un mot, le recrutement ne sera pleinement assuré que quand les fidèles seront convaincus de la grandeur et de la nécessité du sacerdoce et s'efforceront de traduire cette conviction par des actes. C'est afin de vous y aider que je me propose de vous montrer le prêtre dans son ministère de *sacrificateur*, de *porte-parole de Dieu* et de *dispensateur du pardon*, car ce sont là ses principales fonctions, celles d'où se dégage le plus nettement le caractère de sa mission.

I

Que l'humanité doive offrir des sacrifices à Dieu, c'est là une vérité que toutes les générations ont reconnue.

Il faut qu'elle accomplisse des actes *extérieurs*, pour associer les corps aux sentiments religieux des âmes et constituer ainsi un culte complet émanant de toute notre personne, qui est à la fois chair et esprit.

Il faut l'*offrande d'objets sensibles*, pour témoigner que Dieu possède un pouvoir souverain sur tous les êtres, qu'il a droit à nos hommages et à nos adorations, que nous devons employer à son service tout ce que nous tenons de sa générosité.

Cette offrande doit se traduire sous forme de *destruction*, ou d'*immolation* s'il s'agit d'êtres vivants, pour montrer que l'homme renonce à tout usage sur ce qu'il donne à Dieu. Il le faut à plus forte raison dans l'hypothèse du péché, pour attester que nous nous reconnaissons dignes de mort et que, ne pouvant nous ôter la vie à nous-mêmes, nous cherchons à apaiser la justice divine par la mort d'êtres que nous nous substituons.

La valeur des sacrifices dépend non seulement de la valeur des objets offerts, mais encore des dispositions de ceux qui les offrent, car Dieu ne regarde pas seulement les apparences, il veut surtout des hommages sincères. C'est pourquoi il exprime si souvent aux Juifs son dédain pour la graisse des victimes brûlées sur l'autel : il y manquait en effet la dévotion de leurs âmes.

Dieu, étant infini en perfection, mérite des honneurs infinis. Après que sa majesté a été outragée par le péché, il faut, pour payer la dette ainsi contractée, une réparation d'une valeur infinie. L'humanité, laissée à elle-même, n'aurait jamais pu offrir que des créatures limitées comme elle. C'est pourquoi elle aurait été radicalement incapable de rendre pleinement gloire à Dieu et d'obtenir son pardon.

Heureusement la puissance divine vint à notre aide par l'Incarnation et la Rédemption du Verbe. Homme comme nous, constitué chef de l'humanité, Jésus-Christ nous représentait tous auprès de son Père. Dieu comme son Père, il présentait en son adorable personne un objet d'une dignité infinie. Victime infiniment agréable à Dieu, sacrificateur infiniment saint, le sacrifice qu'il offrit de lui-même au Calvaire répondait à toutes les exigences : c'était vraiment un hommage et une expiation infinis adressés par l'humanité à Dieu.

Mais il reste une difficulté à vaincre : ce sacrifice n'a été offert qu'une fois, et pourtant il faut que tous les hommes s'y associent, qu'ils l'offrent, eux aussi, et assez fréquemment pour que leur vie en soit comme pénétrée ; il faut qu'après avoir commis le péché ils puissent baigner leur âme dans le sang rédempteur. Comment donc concilier cette unité et cette multiplicité également nécessaires ?

Là encore, m. f., la puissance de Dieu est intervenue. Regardez l'autel pendant la messe, et vous constaterez de quelle manière. Sur ce nouveau Calvaire, un homme tient la place du Christ, qui, à la droite de son Père, ne cesse de renouveler son sacrifice d'une façon invisible. Entre ses mains, à sa parole, le pain et le vin se sont changés en la substance du corps et du sang du Christ ; et ce corps et ce sang divins nous apparaissent séparés comme ils le furent après l'immolation de la croix,

véritablement offerts en sacrifice. Mais cette fois, il n'y a plus seulement la Sainte Vierge, S. Jean et les saintes femmes comme assistants. Toute l'assemblée des fidèles y prend part ; en union avec Jésus, le Prêtre éternel invisible, en union avec le prêtre visible, ministre et instrument de Jésus, elle coopère à cette offrande. Et c'est pourquoi le célébrant, à l'*Orate fratres*, se tournant vers elle, lui a dit : « Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, devienne agréable à Dieu. »

Ainsi le problème se trouve résolu. Jusqu'aux extrémités de la terre, selon la prophétie de Malachie, et tant que durera le monde, le Christ et avec lui l'humanité fidèle, par le ministère des prêtres, ne cesseront de renouveler ensemble l'offrande accomplie une fois pour toutes sur la croix. Et chaque fois que l'hostie sainte montera vers le ciel, Dieu, par égard pour son Fils, jettera sur les hommes un regard de complaisance et répondra à leurs hommages en leur accordant sa grâce en abondance.

Car tel est, m. f., le fruit du sacrifice. Il comprend pour ainsi dire deux phases : l'une ascendante, de l'homme vers Dieu, l'offrande ; l'autre descendante, de Dieu vers l'homme, la concession de grâces. Vous voyez dès lors le rôle qu'y joue le prêtre : il est vraiment un médiateur, c'est-à-dire un intermédiaire par lequel passe ce double courant, un ambassadeur représentant les hommes auprès de Dieu et chargé de leur distribuer ses faveurs.

La première de celles-ci est l'Eucharistie. Sous la Loi juive, on mangeait la chair des victimes immolées : c'était, pour ainsi dire, afin de s'incorporer à elles, de s'identifier avec elles dans le but de devenir comme consacré à Dieu. Aujourd'hui il n'en va pas autrement. Comme autrefois, le prêtre, après avoir offert à l'autel la victime sans tache, descend vers les fidèles pour leur en distribuer la chair ; bien plus efficacement qu'autrefois, une transformation s'opère en eux, transformation admirable de l'homme en Dieu, qui a pour terme la gloire du ciel.

De l'autel aussi nous viennent ces grâces de lumière, de force, de pardon, qui jalonnent le cours de notre vie sans que, bien souvent, nous nous en apercevions. La messe est comme la monnaie destinée à les acheter à Dieu. Sans elle, l'humanité serait semblable à la terre sur laquelle ne luirait plus le soleil. Ce serait immédiatement sur elle un froid glacial, précurseur de la mort.

C'est pourquoi, si le nombre des prêtres va diminuant, la Sainte Trinité ne reçoit plus des êtres créés l'hommage qu'elle était en droit d'en attendre. Elle n'entend plus monter à travers les abîmes la pleine louange liturgique qui s'est raréfiée sur les lèvres des professionnels de la prière. Elle ne voit plus monter si souvent dans le ciel la Victime sainte et une église apparaît vide du Christ. C'est la rupture, la cessation de contact entre Dieu et les hommes, pour le plus grand dommage de ceux-ci.

II

Si Notre-Seigneur se donne aux fidèles par les mains du prêtre sous les apparences de l'Hostie, c'est encore par leur ministère qu'il les nourrit du pain de la vérité.

Ouvrons l'Evangile. Nous y lisons qu'avant de remonter au ciel le Sauveur réunit une dernière fois ses Apôtres. « Allez, leur dit-il, à travers le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. » (Marc, XVI, 15-16). L'adhésion à la vérité révélée est donc d'une nécessité primordiale pour les hommes, au point que S. Paul a pu dire : « Sans la foi on ne peut plaire à Dieu. » On doit donc par suite regarder comme leur rendant un immense service ceux qui leur en transmettent la connaissance.

Or ce sont les prêtres qui sont chargés de cette mission, car ils ont été constitués les auxiliaires des évêques, successeurs eux-mêmes des Apôtres. Au jour de leur ordination, ils ont entendu cette parole : « Le prêtre doit... prêcher. » La prédication est une part importante de leur ministère, tout comme elle le fut pour le Christ qui enseigna les foules pendant trois ans avant de s'offrir en sacrifice. C'est pourquoi ils peuvent redire comme S. Paul : « Malheur à moi, si je n'évangélisais pas ! » (I Cor., IX, 16).

C'est là pour eux une lourde responsabilité, mais aussi un immense honneur. Car s'ils doivent enseigner aux autres la vérité, il leur est donné de la connaître plus complètement, jusque dans les détails, et d'en admirer le splendide édifice. Ils deviennent donc en quelque sorte les confidents de Dieu, ainsi que Notre-Seigneur le faisait remarquer à ses Apôtres le soir du Jeudi Saint : « Je vous ai appelés mes amis, leur dit-il, parce que je vous ai fait connaître tout ce que mon Père m'a appris. » (Jo., XV, 15). Toutes les sciences profanes peuvent être très utiles, mais elles se bornent à la vie présente ; seule la science de l'Evangile est une source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle ; et de cette science le prêtre est le dépositaire attitré.

Cette tâche de prédicateur s'impose à lui actuellement avec plus d'urgence que jamais, car le grand mal dont souffre notre génération, ce n'est pas tant l'hostilité que l'indifférence religieuse. On ne connaît plus la religion dans laquelle on a été baptisé et à laquelle on appartient encore de nom, parce qu'elle est passée sous silence à l'école quand elle n'y est pas combattue, parce qu'on se laisse absorber par l'activité fébrile qui est la marque de la vie moderne, parce qu'on est accaparé par le monde et ses plaisirs. C'est pourquoi il faut aujourd'hui que le prêtre redouble de zèle, que par son catéchisme il s'efforce de donner à l'enfance une solide éducation chrétienne capable de résister aux attaques de l'impiété. Aux adolescents qui sont aux prises avec les séductions des passions et de l'erreur, il doit fournir des moyens de défense et de préservation ; tel est le but des catéchismes de persévérance, cercles d'études, patronages, conférences et autres œuvres de toute sorte. Enfin il faut que partout, soit en chaire soit en particulier, il rappelle les vérités chrétiennes que nous sommes trop por-

tés à oublier et qui pourtant doivent nous servir de boussole pour nous conduire dans notre vie. Mais pour cela, encore faut-il qu'il y ait un prêtre. S'il est absent, lui qui est le rempart de la vérité, l'erreur se propage sans obstacle et c'est alors la mort d'une foule d'âmes.

Ce qui est vrai de la foi, l'est aussi de la morale. Pour être sauvé, il faut non seulement croire, mais agir, accomplir ce que Dieu nous commande : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » (Math., XIX, 17). Et S. Jacques nous dit que « la foi sans les œuvres est une foi morte. » (Jac., II, 20). Qui les enseigne, ces commandements, si ce n'est le prêtre ? Il les prêche par son exemple, par la pratique de la chasteté, du renoncement, d'une vie tout entière consacrée à Dieu, par l'habit même qu'il porte. Il les prêche par sa parole, partout où il peut se faire entendre, et lorsqu'on ne l'écoute pas, il s'efforce encore d'y suppléer par d'autres moyens, tels que les bulletins paroissiaux et la bonne Presse.

Savez-vous ce que devient une paroisse sans prêtre ? Le saint Curé d'Ars l'a dit en son langage imagé : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, et on y adorera les bêtes. » Il faut, m. f., qu'on adore quelque chose, ou Dieu, ou soi-même ; personne n'échappe à cette loi. Si par conséquent, le prêtre manquant, on n'adore plus Dieu, on s'adorera soi-même et on sacrifiera tout à soi : dès lors on n'aura plus qu'un but, chercher à satisfaire ses passions, et ce sera la ruée comme celle à laquelle nous assistons, ruée vers l'argent et les plaisirs des sens. Le culte de Dieu aura fait place au culte du veau d'or et au culte de la bête, en attendant les guerres, les révoltes et les cruautés qui seront le résultat des appétits déchaînés sans aucun frein. Aujourd'hui les hommes intelligents, voire même des hommes d'Etat qui ne sont pas suspects d'attachement excessif envers le catholicisme, ne font aucune difficulté de reconnaître que seule l'Eglise, et par conséquent son sacerdoce, peut sauver la société des graves dangers qui menacent son existence.

III

Cette œuvre de salut, le prêtre ne l'accomplit pas seulement au moyen d'actes publics ; il descend jusque dans le secret des consciences, dans ce domaine réservé à la connaissance de Dieu, pour y collaborer avec la grâce et y travailler à la régénération des âmes. Dieu lui a départi cet honneur incomparable de lui dévoiler la vie spirituelle, aux phases tout intimes, des fidèles, et les prodiges de bonté qu'il opère en faveur des pécheurs comme des justes. C'est en effet un ministère vraiment divin que le prêtre exerce au confessionnal, où il est à la fois juge, médecin et père.

Il est juge, d'abord. Tel est le sens des paroles que Jésus adressa aux Apôtres quand il institua le sacrement de Pénitence : « Les péchés, leur dit-il, seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., XX, 23). Ainsi les Apôtres et, après eux, les évêques et les prêtres, furent investis d'un pouvoir ayant pour objet de remettre ou de retenir les péchés par un acte positif, pouvoir provenant de Dieu et par suite devant s'inspirer de sa haute sagesse. L'arbitraire n'y a donc point de place : quand un pécheur présente des dispositions qui le rendent digne de pardon, Dieu veut qu'il soit absous ; si au contraire son indignité est manifeste, l'absolution que donnerait le prêtre ne sera pas ratifiée par Dieu, elle ne profitera pas au coupable et chargera d'une faute la conscience du confesseur.

Juge, le prêtre l'est, mais juge subordonné à Dieu. N'attendez donc pas de lui, m. f., qu'il se fasse le complice de vos faiblesses en approuvant ce que Dieu condamne. Il sait qu'un jour il lui faudra rendre compte, devant un tribunal sévère, de toutes les absolutions données par lui, et il ne redoute rien tant que d'attirer sur lui la peine promise aux juges prévaricateurs. Toutefois, il connaît, par sa propre expérience, vos faiblesses, et selon l'expression de l'Ecriture, il se gardera de déployer une sévérité excessive qui éteindrait la mèche qui fume encore et achèverait de briser le roseau cassé. Bien plus, tous ses efforts tendront à vous mettre dans les dispositions voulues pour que vous puissiez recevoir l'absolution avec fruit, car le but de sa fonction, c'est le bien des âmes, c'est la transformation du coupable en innocent. Comme Dieu, il peut dire : « Je veux, non la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » (Ezech., XVIII, 23). La joie qu'il ressent quand il a réconcilié un pécheur avec Dieu a quelque chose de celle du Père voyant revenir son enfant prodigue, du berger retrouvant sa brebis perdue.

Pour obtenir ce résultat, il se fera, s'il le faut, de juge médecin. Vous savez quel est, d'une manière générale, le rôle de ce dernier. Il doit d'abord discerner le mal, puis lui appliquer le remède. Tout comme le corps, l'âme a ses maladies : ce sont les défauts et les passions qui la conduisent à la mort du péché. Il est pour elle des contrées insalubres : ce sont les occasions dangereuses. Les mauvaises habitudes, les rechutes créent en elle un état de langueur semblable à celui d'un convalescent qui ne parviendrait pas à éliminer les restes d'une maladie et qui serait toujours à la merci du plus léger accident.

Un traitement est donc nécessaire à l'âme qui veut sortir du péché. L'absolution ne lui suffit pas ; il faut encore qu'elle sache comment éliminer les germes de mort et comment recouvrer les forces qui constituent sa santé. Ces renseignements, c'est le confesseur qui les lui donnera. Si le pénitent est embarrassé dans son accusation, il lui posera les questions opportunes. Eclairé par ses études antérieures et son expérience, il se sera bien vite rendu compte du défaut dominant de celui qui se tient à ses pieds ; il discernera la cause des chutes et sera à même de lui indiquer les remèdes : remèdes d'ordre général, comme la prière et les sacrements, remèdes plus particuliers, comme la cessation de telle fréquentation, de telle lecture, de telle occupation. La confession est nécessaire, tout comme il est nécessaire au médecin de percer un abcès. Mais une fois

l'opération douloureuse accomplie, un bien-être général s'ensuit. Que de hontes, que de tristesses, que de découragements, que de faiblesses guéries au confessionnal !

Pourquoi faut-il que trop souvent ce rôle de médecin soit inefficace ! Dans le cas d'une maladie corporelle dangereuse, on sollicite du praticien de nombreuses visites, on ne regarde pas à la quantité des remèdes à acheter. On tient aussi à avoir *son* médecin, celui qui connaît votre tempérament, vos antécédents, les maladies auxquelles vous êtes sujet, les réactions que produit en vous tel genre de médicaments... Or, dans l'ordre spirituel, où la tâche est plus délicate, ce sont précisément les âmes qui en auraient le plus besoin qui viennent le moins se confesser. Que peut faire le prêtre quand il ne voit son pénitent qu'une fois par an, par exemple, au cours d'une hâtive confession pascale ? Comprenez donc davantage votre intérêt, m. f., et si vous voulez que le sacrement de Pénitence vous soit profitable, venez le recevoir fréquemment.

Vous en retirerez le plus grand fruit si vous êtes pécheurs, car vous y trouverez la guérison ; mais si vous vivez habituellement dans l'état de grâce, gardez-vous de le négliger pour cela, car dans le prêtre vous trouverez alors un père aimant qui veut votre bien et vous donnera les conseils dont vous avez besoin pour progresser dans la voie de la perfection.

La vie spirituelle, en effet, ne consiste pas seulement à éviter le péché mortel, car ce n'est là qu'un minimum indispensable si nous voulons faire notre salut. L'idéal du chrétien est bien plus élevé ; il nous a été tracé par Notre-Seigneur lui-même qui a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Math., v, 48).

Un champ illimité s'ouvre donc à nos efforts, puisqu'il a pour étendue celle de la sainteté de Dieu, qui est infinie. Sans doute, nous ne parviendrons jamais au terme, mais nous devons toujours y tendre, car, outre que nous embellirons ainsi la couronne de notre gloire éternelle, celui qui voudrait s'en tenir au strict nécessaire, se bornant à demeurer en état de grâce, risquerait fort de tomber au-dessous de la ligne de démarcation qui sépare les justes des pécheurs.

« Que celui qui est saint se sanctifie encore », tel est le conseil que S. Jean nous donne à la fin de son Apocalypse (xxii, 11). Mais nous ne pourrons le suivre que si nous recourons fréquemment au ministère du prêtre dans le sacrement de Pénitence. Nous en avons besoin pour déjouer les entreprises du démon qui multiplie les efforts pour empêcher les âmes de progresser, car il sait quelle gloire immense les Saints procurent à Dieu. Nous en avons besoin pour connaître les moyens qui nous aideront à développer notre vie intérieure. Nous en avons besoin pour purifier notre âme de ces péchés de fragilité qui la retardent dans son élan vers Dieu. Les Saints se confessaient très souvent, certains quotidiennement, et toujours ils dévoilaient sans réticence à leur confesseur l'état de leurs âmes. Ils savaient parfaitement que la plupart du temps les prêtres auxquels ils s'adressaient étaient moins vertueux qu'eux, parfois peu versés dans les sciences mystiques. Mais ils savaient aussi que Dieu attache de grandes grâces à la confession, qu'il en a fait notamment le rempart contre les illusions du démon, et s'il le fallait, ils n'hésitaient pas à obéir à celui qu'ils appelaient leur père spirituel plutôt qu'aux révélations qui leur venaient du ciel. La foi leur montrait dans le prêtre un autre Christ, un pasteur chargé de remplacer auprès d'eux le bon Pasteur, et ils venaient près de lui chercher vie et lumière. Que ces sentiments soient les vôtres !

* *

M. f., c'est sur cette idée de la paternité du prêtre que je veux terminer cet entretien. S. Paul disait aux Corinthiens : « Quand même vous auriez dix mille maîtres dans le Christ, vous n'avez qu'un père. » (I Cor., iv, 15). En transposant cette parole sur un autre plan, le prêtre pourrait vous dire : « Beaucoup s'occupent de vous ; ils semblent avoir souci de votre instruction et de vos intérêts. Mais prenez garde : ils poursuivent des buts intéressés ; ils cherchent leur avantage aux dépens du vôtre. Moi seul, représentant du Christ, suis votre père. Croyez seulement à mon affection pour vous et écoutez ma parole. » S'il est à tel point nécessaire aux âmes, vous devinez quel dommage résulte de sa disparition. Puissiez-vous donc travailler, chacun selon vos moyens, à conjurer la crise dont je vous parlais en commençant. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XLIX

21e Dimanche après la Pentecôte

LE PARDON DES INJURES

Cette parabole importante est d'une limpidité parfaite, au sens littéral comme au sens figuré.

I

Au sens littéral, il s'agit d'un monarque oriental qui réclame des comptes à ses serviteurs : gouverneurs, intendants, percepteurs, tous fonctionnaires de l'Etat, tous chargés de recueillir et de transmettre des fonds importants au pouvoir central. Pour ce genre d'hommes souvent peu délicats, habitués aux abus et malversations, c'est là une dure corvée. Il faut plutôt les amener de force devant le contrôleur. En voici un qui a extorqué dix mille talents, c'est-à-dire plus de soixante millions de notre monnaie.

— « Rends-moi ce que tu me dois, » demande le roi avec sévérité. Mais comme l'infidèle a tout gaspillé et n'a pas de quoi répondre, le monarque prononce la sentence réservée aux débiteurs insolvables : « Qu'on le vende, lui, ses biens, sa femme, ses enfants. »

A ce coup foudroyant, le coupable tombe à genoux et supplie avec des sanglots dans la voix : « Aie patience, accorde-moi un délai, et je m'arrangerai pour te rembourser. »

Le roi n'est pas dupe, il sait qu'il est matériellement impossible de rendre une somme si considérable. Mais, plein de bonté et ému de compassion, il esquisse le geste royal de la clémence, de la générosité : — « Soit, dit-il, conserve tes fonctions, je te remets ta dette, je te fais grâce. »

Or ce fonctionnaire à peine délivré du supplice par une insigne faveur, rencontre un de ses compagnons qui lui doit cent deniers, c'est-à-dire une centaine de francs. Saisissant à la gorge son débiteur, il lui crie : « Rends-moi ce que tu me dois ! »

Le pauvre camarade a beau gémir, supplier, promettre de rendre bientôt : le créancier demeure impitoyable, il le fait incarcérer jusqu'à ce que sa dette soit acquittée.

Mais des témoins navrés, peut-être des courtisans envieux, ont vu la scène odieuse et l'on rapportée au monarque. Celui-ci, entrant dans une violente colère, livre immédiatement au bourreau le méchant serviteur, afin qu'il soit mis aux fers jusqu'à paiement complet de sa dette, c'est-à-dire pour toujours, car jamais il ne pourra s'acquitter.

II

Le sens figuré de cette parabole se dégage aisément.

Le serviteur sommé de rendre des comptes à son maître, c'est toute âme qui a dissipé les dons de Dieu, commis contre lui des péchés mortels. Ecrasée sous le poids du remords, elle a crié à Dieu : « Pitié ! Miséricorde ! Donnez-moi du temps, je veux réparer, faire pénitence, produire des fruits de sainteté, accumuler des richesses spirituelles, de fidélité et d'amour, et vous dédommager de mon ingratitude. »

Dieu, satisfait de ce repentir, de ces belles promesses, lui a pardonné au Tribunal de la pénitence, d'où elle est sortie dilatée, délivrée d'une dette énorme, figurée par les soixante millions, somme colossale indiquant que jamais une âme coupable ne pourrait se racheter ni réparer, tant sont graves ses torts vis-à-vis de Dieu, si Dieu ne se laissait toucher.

Mais Dieu subordonne son pardon à une condition : c'est que sa conduite à notre égard serve de modèle à la nôtre vis-à-vis du prochain. Celui-ci est notre débiteur. Il vit de nous comme nous vivons de lui. Il dévore nos forces, notre temps, notre repos. C'est son droit, car notre devoir est de le nourrir de notre esprit, de notre cœur, de nos mains, de la sainteté de nos actions. Mais le prochain outrepasse souvent ses droits. Il mange et détruit notre réputation, dissipe notre substance, fait table rase de nos droits. Il accumule ainsi des dettes envers nous. Mais s'il a tort, cela ne nous autorise pas à sauter à la gorge de ce maudit prochain qui nous a fait tant de mal et à jeter à toutes les oreilles des plaintes, des cris de justice, de réparation, de vengeance. Gardons-nous de le piétiner, de l'écraser, de lui demander des comptes. Nous sommes faits, comme la victime de l'autel, pour être bus et mangés. Laissons à Dieu le soin de nous faire rendre justice, sauf, bien entendu, le cas où nos intérêts bien compris exigeraient que nous revendiquions nos droits auprès des tribunaux séculiers. Mais ne recherchons jamais la vengeance pour elle-même.

Et si jamais notre malheureux débiteur, devant notre légitime courroux, se jetait à nos pieds, humilié, repentant et confus, implorant notre compassion de ses regards suppliants, disant : « J'ai tort, aie pitié, je veux réparer, je veux te rendre ce que je te dois, donne-moi le temps de le prouver, » n'endurcissons pas notre cœur, ne le condamnons pas aux gémonies comme le mauvais serviteur de la parabole. Car, comme lui, craignons le châtiment que nous réserve le grand Roi justicier.

D'après la parabole, le prochain a beau multiplier ses dettes, ses méchancetés contre nous, c'est bien peu de chose en face de ce que nous devons à Dieu. Notre dette est presque infinie, car elle s'élève à plusieurs dizaines de millions. Et notre prochain nous doit à peine un misérable billet de cent francs, un chiffon de papier, une pincée de poussière, et nous refuserions de lui remettre cette minime somme?

Craignons d'irriter notre grand créancier, qui nous traitera comme nous aurons traité notre débiteur ; craignons de l'entendre proférer la sentence redoutable : « Maudit serviteur, ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton frère, comme j'ai eu pitié de toi ? Va-t-en au feu de la géhenne ! »

Ah ! gardons-nous de prononcer hypocritement l'immortelle prière : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Ayons pitié, afin que Dieu ait pitié. Et pardonnons soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXVIII

UNE BELLE ŒUVRE

Vous avez une œuvre vraiment méritoire à accomplir dans vos familles : c'est de former au bien vos plus jeunes frères et sœurs.

I

« C'est sur les genoux de sa mère, a dit un écrivain de génie, que se façonne l'éducation morale de l'enfant. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais [1]. » Le même rôle vous est échu, au sein du foyer, en partageant la tâche de vos mères.

La formation du cœur, de l'esprit de vos petits frères et sœurs, vous la commencerez de bonne heure, au moment où l'intelligence de l'enfant brille de ses premières lueurs, où la pensée commence à se faire jour et à éclore sur ses lèvres, alors que lentement il ajoute un mot à ceux que déjà il a essayé d'apprendre. Votre influence ira grandissante avec les mois et les années, à mesure que vous le

[1] J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 3e Entretien.

connaîtrez mieux, étudiant son côté faible, démêlant son caractère, au milieu de la liberté et de l'entrain de ses jeux, là où il se laisse voir tel qu'il est.

Chez ce petit garçon vous développerez la sincérité, la franchise, l'obéissance, la bonté, toutes les vertus qui s'harmonisent avec son âge et doivent lui être comme naturelles. Cette petite fille, vous la formerez à la propreté, à l'ordre, à l'économie domestique ; vous la préparerez à des manières réglées, pieuses, en éloignant d'elle le goût de la parure, en lui faisant aimer la prière. Pourquoi certains enfants ont-ils déjà de charmantes habitudes de soumission, de décence, de politesse, de piété ? C'est qu'une sœur attentive a fait leur première éducation.

Vous appliquerez quelquefois à des faits sensibles l'enseignement moral que vous venez de donner. Comme la semence à peine visible va germer lentement pour pousser sa tige, cet enseignement s'épanouira avec les années et portera ses fruits à l'heure voulue.

Tâche noble et délicate ! Il y a surtout un acte qui doit avoir sur la vie morale d'un enfant une influence décisive : la Communion solennelle. Vous accoutumerez ce petit frère, cette petite sœur, à l'envisager comme le but et la récompense de leurs efforts ; vous leur montrerez de loin ce beau jour, pour qu'ils s'y préparent dignement. Lorsque vient la Fête-Dieu, nous décorons de guirlandes et de feuillage les rues où le St-Sacrement doit passer, nous élevons des reposoirs de fleurs. Pouvons-nous faire moins pour disposer sa venue dans le cœur d'un enfant ? Plus cette étape importante dans la vie d'un enfant approchera, plus vous profiterez de ce motif pour l'encourager à combattre ses défauts, à veiller sur sa légèreté, à bien pratiquer tous les devoirs de son âge. Ne cessez pas de lui montrer qu'ensuite il sera livré à lui-même et qu'il doit par conséquent avoir auparavant contracté de saintes habitudes. Rien ne remplacera auprès de lui votre préoccupation éclairée, et, plus souvent qu'on ne pense, la pensée d'une bonne sœur le préservera, assurera sa persévérance, si elle a su écarter tout ce qui pouvait altérer la piété de son âme.

II

Même pour les enfants il y a déjà des dangers. Pour que l'empreinte virginale et comme la trace de la main de Dieu ne s'efface pas en celui qui vous est cher, vous mettrez tout votre soin. Ce petit être porte en lui-même les germes du mal : par sa légèreté, son mauvais vouloir, ses mutineries, il pourra rendre vos efforts en apparence inutiles. Vous vous souviendrez que l'éducation est une tâche longue, laborieuse, difficile. Au sein du foyer où il va grandir, vous le ferez croître dans une atmosphère de vertu. A l'ombre de votre sollicitude de bonne sœur, il vivra sagement, parmi les compagnons ou les compagnes de ses jeux. Vous mettrez, en un mot, à le préserver, toutes les industries, toutes les délicatesses de votre cœur.

La mauvaise herbe repoussera plus d'une fois, bien des fois même, et menacera à certains jours de faire périr le bon grain : il ne faudra pas vous décourager. La nature des rapports que vous avez avec vos frères et sœurs vous permet d'exercer une action incessante. Vous pouvez tant pour protéger leur faiblesse et guider leurs pas, les redresser, incliner doucement leur caractère ! Il n'y aura pas de souplesse insinuante ni de flatteries dont l'enfant n'ait le secret pour gagner vos complaisances : vous resterez fermes.

Vous n'oublierez pas, surtout, que sa préservation est au prix d'une vigilance de chaque jour. Comme exemple de sa sollicitude pour nous, Dieu n'a pas craint de nous laisser celui de la poule. Celle-ci entoure ses petits d'une affection inquiète : elle les surveille, elle les place à l'abri de ses ailes pour les prémunir contre les moindres frimas. Si un oiseau de proie paraît dans l'air, elle se montre intrépide et par ses cris le force à s'éloigner : aucune affection ne saurait égaler la sienne. Tel doit être le dévouement d'une bonne sœur : elle saura exercer le même zèle envers ses jeunes frères, surveiller tout ce qui les entoure et les approche. Pour dire ce qu'une bonne sœur peut à leur égard, il faudrait presque raconter tout ce que le Père céleste fait pour nous.

* *

Doux enseignement reçu sur les genoux d'une bonne sœur, vous êtes notre meilleur souvenir, le parfum le plus pur de notre vie ! Mais faute d'une bonne sœur, que d'enfants, petits arbrisseaux tout fleuris, dont l'âme est restée en friche ! Ne l'oublions pas, l'enfant, c'est l'homme à son printemps, c'est l'aube blanchissante : il faut donc l'environner des soins les plus assidus.

DES CONFÉRENCES

III

SAINTE THÉRÈSE RÉFORMATRICE DU CARMEL

Quand le regard s'étend sur les paysages typiques de l'Espagne, sur les campagnes de Tolède, de Burgos, d'Avila ou de Salamanque, l'âme la plus avide de grandeur se sent rassasiée, presque effrayée, par une réalisation aussi intense, aussi sévère, d'une image sensible de son idéal spirituel. L'air a la pureté des hautes altitudes, car ces antiques cités vivent à 800 et à 1000 mètres, et la puissance de la lumière, dans cette transparence, accuse la rigidité des lignes de la Mesata et, jusque dans les arrière-plans, la morsure nette des Sierras neigeuses ou violettes dans l'azur du ciel. Cette vision est d'une splendeur austère ; cette sécheresse, quand un accident du terrain la confine et la prive de la majesté des larges horizons, désole, et parfois cette lumière accable plutôt qu'elle n'illumine.

Cependant, dans cette campagne castillane où le laboureur peut marcher tout un jour sans rencontrer une autre ombre que celle de sa mule ou de son fouet, l'aridité sait fructifier et même fleurir avec tendresse et avec profusion. Elle recèle d'exquises sources d'une eau vive qui traduit fidèlement la fraîcheur des neiges des Sierras :

splendeur austère et fraîcheur tendre, n'est-ce pas notre Sainte, dona Teresa de Ahumada, fille de don Alphonse Sanchez de Cepeda et de dona Beatrix d'Avila de Ahumada, arrière-petite-fille du roi Sanchez de Léon, réformatrice du Carmel, fondatrice de seize monastères de Carmélites déchaussées et de deux couvents de Carmes déchaux, docteur (posthume) de l'Université de Salamanque, patronne de la milice et de la garnison d'Avila en Castille, mère de la spiritualité, dit l'Eglise, Térèse de Jésus, sainte Térèse.

Elle naquit à Avila le mercredi 28 mars 1515, à 5 h. 1/2 du matin, tandis que la cloche sonnait au Carmel tout neuf de l'Incarnation, pour annoncer la Messe célébrée là pour la première fois. Une sœur aînée et 4 petits frères se groupaient autour de son berceau ; un autre frère et une petite sœur devaient la suivre : noble et gracieuse couronne de don Alphonse, respecté de tout Avila, et de dona Béatrix, très belle, très douce, l'un et l'autre très cultivés et d'esprit judicieux.

L'enfance de Térèse fut pieuse. Elle aime le Rosaire et surtout le *Pater*. Comme son père, elle aime les pauvres. La solitude, cette patrie des forts, l'attire et la ravit. Mais le ciel, voir Dieu, c'est ce qui dépasse tout, et voilà notre nina qui décide son frère le plus aimé, Rodrigue, « à partir pour le pays des Maures, dit-elle, afin (tout simplement) de nous y faire trancher la tête. » Elle a 7 ans.

Ramenée par la main au logis, et grondée... pour la forme, Térèse se fait ermite dans le jardin, et déjà des grâces de choix la comblent.

Mais sa mère, à 33 ans, — et elle-même en a 13 — meurt d'épuisement. Aussitôt Térèse de lire romans de chevalerie, de devenir reine d'une petite cour de compagnes et de cousins admirateurs, de s'adonner aux juvéniles complaisances, aux soins des mains, du visage, de la chevelure... de se hausser (ou de s'abaisser) à jouer au bas-bleu et à écrire — à 15 ans — un roman que le public admire, non sans quelque raison d'ailleurs. Don Alphonse s'émeut ; il met sa fille en pension, nous allions dire en pénitence, aux Augustines d'Avila. Là, une noble femme, Marie Briceno, conquiert la jeune fille. Oh ! « pour l'état des religieuses, dit celle-ci, je n'avais que de l'horreur. » Au bout d'un an, pour l'état du mariage, elle conçoit le même sentiment. Est-ce la vocation, l'*Audi, Filia* enfin entendu ?... Malade après 18 mois et retirée chez l'oncle Pierre Sanchez, dont elle se fait la lectrice, « incapable, dit-elle, de voir utile un service sans vouloir aussitôt le rendre, » elle discerne l'appel très net du Maître qui la veut.

Trois mois elle lutte contre. Elle est vaincue. Elle sera Carmélite. « Père, dit-elle, vous plaise m'octroyer congé d'entrer au Carmel, » où l'attire son affection pour la pieuse Sœur Jeanne Suarez. Le père s'étonne, il pleure, il refuse, il ne cédera pas, fût-ce à Dieu même, l'orgueil et le soutien de sa vieillesse, sa fille préférée.

« Eussé-je eu cent pères et cent mères, eussé-je été fille du roi, Dieu m'appelant, je serais partie, » avait dit notre sainte Jeanne d'Arc cent ans plus tôt. Le cœur certes lui faillait dans la poitrine, celui de Térèse de même. Mais le 2 novembre 1533, âgée de 18 ans et 7 mois, tandis que sonnait le glas des morts, elle partit avec son frère Antoine qui allait aux Dominicains. Sans doute elle portait la robe qu'elle aimait, couleur orange garnie de galons de velours noir, tombant en lignes pures sur les chevilles moulées dans les bas blancs qui se perdaient sous les fines chaussures brodées ; un voile blanc à passementerie d'or tombait sur ses épaules, sans cacher ses cheveux artistement entrelacés sur le front et les tempes... Mais à peine la porte du Carmel fermée sur elle, laissant les dépouilles du siècle, elle revêtit la robe brune d'étoffe pourtant assez précieuse, le linge fin, l'ample manteau plissé, les souliers à sa pointure... et elle offrit ses merveilleuses boucles noires — manteau royal — aux ciseaux d'or de la Prieure. Alors elle apparut à ses nouvelles compagnes comme le type de la beauté celtibérienne. Assez grande, Térèse portait avec majesté un front large et uni, superbe. Sous les sourcils châtains, bien fournis, peu en arc, les yeux de moyenne grandeur, mais noirs, brillants, peu enfoncés, mobiles et plaisants, prenaient à l'occasion une énergique expression d'extrême profondeur ; elle voyait en dedans, et voulait. Le teint d'une blancheur mate où tranchaient trois petits signes qui, du côté gauche du visage, lui donnaient fort bonne grâce, le visage rond, les joues pleines et bien colorées, le nez fin, légèrement aquilin, les lèvres qu'un franc sourire ouvrait sur l'ivoire des dents intactes, la lèvre inférieure un peu forte, tombante, rouge à merveille, signe infaillible d'une affable tendresse, les membres souples, des mains blanches, petites et très belles, la démarche toute de grâce et de dignité, le grand air de son père, fils des rois, l'attirance de sa mère, parée des charmes de Rachel ; de tout cet ensemble assez mystérieux (à la fois délicat et puissant, très harmonieux) de qualités physiques, reflet d'un esprit et d'un cœur éminents, se dégageait et rayonnait un charme irrésistible. « C'est une grande grâce que Dieu m'a faite, dira-t-elle plus tard, partout où j'ai été, on m'a toujours vue avec plaisir. »

Pour son futur apostolat, cet appoint sera rarement négligeable. Un an de Noviciat. Les vœux perpétuels du 3 novembre 1534. Et la maladie, épreuve ordinaire des grands élus. Sa maladie était un état de nervosisme grave (mais non pas névrose fondamentale), dont la cause devait être une cachexie d'origine palustre, aggravée bientôt d'une cachexie anémique. Plus simplement la sainte dit : une fièvre double quarte très violente et un haut de cœur perpétuel.

Trois mois de médication barbare hors du couvent, et le 15 août 1538, après des souffrances indicibles qui confinent à la rage, — il lui semblait qu'on lui enfonçait dans le cœur des dents aiguës — elle paraît morte. « Ma langue, dit-elle, était en lambeaux à force de l'avoir mordue.

Faible à étouffer, mon gosier était si sec qu'il ne laissait pas même passer une goutte d'eau. Tout mon corps comme disloqué, je ne pouvais remuer ni bras ni pieds, ni mains ni tête, je ne supportais le contact d'aucune main ; mes nerfs s'étaient tellement contractés que je me voyais comme ramassée en peloton. »

Et cela dura jusqu'en avril 1539. Alors elle rentre au monastère, heureuse, bien heureuse, quand elle pourra enfin se traîner sur le plancher de l'infirmerie, et guérie tout de bon (oh ! sans qu'elle passe jamais un jour sans souffrir désormais, dans les 41 ans qu'elle vivra encore) en 1541 par une providentielle intervention de la Vierge et de S. Joseph. Déjà elle est élevée à un état mystique élevé : en termes techniques, l'oraison de quiétude et d'union, troisième degré d'oraison, la cinquième demeure du château de l'âme, qui en compte sept.

Mais, peu à peu, par un désir d'apostolat, elle se laisse glisser à un plaisir trop vif des parloirs... sanctifiants pour autrui, mais dissipants pour elle, et elle abandonne peu à peu l'oraison, bien que non pas l'observation très régulière de tous ses devoirs monastiques. Il faut le coup de foudre de la mort de son père, en 1544, pour lui faire retrouver, sous la direction lumineuse et ferme du dominicain Vincent Varron, le droit et dur chemin qui lui rendra les caresses ineffables du Dieu jaloux, de l'Epoux de sang. Dur chemin, vrai Calvaire, qu'il lui faudra gravir pendant près de quatorze ans avant d'être admise de nouveau, vers l'âge de quarante ans, à l'oraison de quiétude : elle le devra surtout à la lecture des Confessions de S. Augustin, et cette fois, c'est un jésuite, Balthasar Alvarez, qui la réintroduit dans le cellier du Roi. Désormais elle ne s'enfuira plus ; Dieu disposera en son cœur des ascensions qui la feront passer de la vallée des larmes au lieu spacieux qui est l'immense Trinité, où, sans figure de mots, elle abordera par étapes et se reposera. Je passe les phénomènes miraculeux qui suivent la conversion totale (à 43 ans), la victoire très pénible mais complète sur les amitiés sensibles, visions, extases, ravissements ; je passe le splendide épisode de l'Ange dont le dard aigu transperce (vers 1560) le cœur de la Vierge d'Avila qui va entrer dans la septième demeure divine ; je passe la vision — classique chez les mystiques — de la T. S. Trinité qui contracte union avec (c'est Térèse qui parle) cette pauvre petite vieille femme, le mariage spirituel (en 1572), cet ineffable privilège dont Dieu n'a investi que de très rares créatures et qui fait d'elles des épouses, en un sens divin que nous ne comprendrons qu'au Paradis, du Verbe incarné, en toute tendresse et majesté. Dès lors tout ne sera plus qu'harmonie céleste et paix sans ombre dans l'âme de Térèse. Dix années des pires tribulations, celles qu'on a pu appeler son « agonie de Gethsémani, » dix années après lesquelles l'amour divin finira par faire crier à l'épouse consumée : « Ah ! Jésus, mon Jésus, il est temps de nous voir ! » Ce sera le 4 octobre 1582, en la Fête du séraphique S. François, lorsque Térèse aura enfin mené à terme la Réforme du Carmel.

Que fut cette Réforme ? Et d'abord, quels étaient les abus à réformer ? A cette époque, le Concile de Trente s'efforçait de répondre à l'immense besoin de réforme qu'éprouvait l'Eglise, fidèles, religieux et séculiers, au milieu du luxe et de la mollesse de la Renaissance. Or, en Espagne, aucun abus criant dans les très nombreux monastères. Pour le Carmel en particulier, établi en Europe de 1244 à 1300, et autorisé en 1452, sous le généralat du Bienh. Soretto, à recevoir des religieuses, il suivait avec conscience la sainte Règle, mitigée depuis, de Jean de Facy qui l'avait obtenue d'Eugène IV en 1431.

Le long jeûne de 7 mois (du 14 sept. à Pâques) était supprimé ; subsistaient seuls l'Avent et le Carême, jeûnés tous les jours, plus 3 jours par semaine (mercredi, vendredi, samedi) : soit dans l'année 160 jours cependant jeûnés. L'abstinence perpétuelle était abolie ; les religieux ne faisaient maigre que les jours de jeûne, enfin ils pouvaient se promener, aux temps libres, dans les cloîtres et les jardins du couvent. Peu à peu l'esprit de solitude, de contemplation, de zèle, de prière même, s'affaiblit. Les visiteurs furent admis fréquemment aux parloirs, et les jeunes filles du monde eurent entrée jusque dans les cellules des moniales. Les monastères tournaient au Béguinage. Un beau couvent, spacieux, commode, entouré de jardins splendides, n'était-ce pas une demeure agréable, en même temps que pieuse ? Mais sans règles fixes, sans observances soutenues, chacune y vivait un peu à son gré, dans la pratique fidèle des lois chrétiennes, sans guère plus. Telle religieuse se réservait tout un appartement pour recevoir, et Dona Teresa de Ahumada elle-même disposait de deux cellules réunies par un escalier. Que si, par une surprenante aventure, elle rêvait de perfection, de pénitence, de mort totale à soi-même, libre à elle. On l'admirait bien poliment. Mais l'imiter ? l'on était bien trop sage pour cela !...

Tels quels cependant, le bon peuple d'Espagne aimait ses couvents et ne songeait guère à leur reprocher un relâchement qui rendait leur accès plus facile. Pourquoi les réformer, troubler leur paix, les entourer de cloîtres sévères, réduire leurs habitantes à un régime de famine ?

Le 16 juillet 1560, après les longs offices suivis par toute une foule, de la patronne de céans, N.-D. du Mont-Carmel, les rumeurs peu à peu s'apaisaient ; le monastère retrouvait son calme ; la paix du soir tendait son voile radieux, à peine sombre, sur les cellules regagnées. Trois Carmélites et deux jeunes filles entrèrent chez dona Teresa, qui se mettait en devoir de vaquer à la sainte oraison. C'était sa vieille amie, Jeanne Suarez, et ses jeunes cousines Inès et Anne de Tapia, et ses deux nièces (à la mode de Bretagne et d'Espagne) Eléonore et Marie de la Cruz de

Ocampo, couvertes encore des parures du siècle (17 ans !), et bien qu'élevées dans le monastère, fort ardentes, hélas ! aux bagatelles du monde.

Les quatre Carmélites déploraient le trop grand nombre des religieuses (150, et même 180) de l'Incarnation, et l'affluence des visiteurs, néfaste au recueillement.

« — Eh bien ! s'écria Marie de Ocampo, allons ailleurs nous six. Cherchons un endroit solitaire pour y vivre en ermites. Si vous avez le courage, et si les ressources seules manquent, j'offre ma dot, mille ducats. »

Eléonore applaudit. Les jeunes religieuses Anne et Inès applaudissent, Térèse tressaille de bonheur. Seule Jeanne Suarez se tait : sa longue expérience lui dévoile les difficultés. Jusqu'au bout elle restera fidèle à la fois à sa règle mitigée et à son amitié pour la Réformatrice, disant seulement à celle-ci, quand elle allait mourir : « Vous avez pourtant bâti assez de colombiers, il est temps de vous reposer. »

Quand même on arrête des plans, on prend des mesures, on suppute des devis ; les fondatrices improvisées bâtissent déjà tout un petit couvent dans la cellule de notre sainte, qui sourit et loue Dieu en son cœur.

Le lendemain, une pieuse et riche veuve de 25 ans, liée à dona Teresa depuis trois ans par une profonde et surnaturelle tendresse, vint lui faire visite et goûta fort le projet ébauché. Mais que voulait le Seigneur ?

Le Seigneur lui avait montré l'enfer engloutissant chaque jour des âmes, et Térèse s'était écriée : « Quoi ! devant un tel spectacle je pourrais prendre un instant de repos ! Je vivrais paisible, pendant que tant d'âmes se perdent ! »

Bientôt elle apprend que l'hérésie a envahi la France et que la guerre des Huguenots la déchire et la couvre de sang. Que va devenir le noble pays ? Quel malheur pour l'Eglise si sa fille aînée l'abandonne ! Car au xvi[e] siècle comme au xx[e], Pie XI l'a dit, l'Eglise a besoin de la France. Et Térèse pleure sur la France : « Hélas ! en quoi une pauvre femme comme moi pourrait-elle servir si grande cause ? » Si du moins elle pouvait, vêtue d'un sac, close entre des murs jamais ouverts, silencieuse et pénitente, s'occuper sans relâche à l'oraison, servir le Maître et lui sauver toutes les âmes !

Le Maître la presse : « Si tu fondais un monastère, j'y serais très bien servi, ta petite maison deviendrait une étoile qui répandrait une splendeur. Car si les Ordres religieux ont perdu leur ferveur primitive, ils me rendent encore cependant de grands services. Et que deviendrait le monde s'il n'y avait pas de religieux ? » A cette exclamation divine, Hippolyte Taine, positiviste, a répondu de notre temps : « Sans religieux, le monde deviendrait vite un mauvais lieu et un coupe-gorge. »

Enfin l'ordre est donné : « Ma fille, dit Jésus à la Carmélite, il est temps. Dédie ta fondation à S. Joseph. Il gardera une de tes portes. Ma Mère gardera l'autre. Et je serai toujours au milieu de mes fidèles servantes. Va trouver ton confesseur. Déclare-lui mon commandement et dis-lui de ma part de ne pas s'y opposer. »

L'ordre était formel. Térèse frémit. Jésus avait dit lui aussi : « J'ai désiré d'un grand désir boire le Calice. » Et le Calice l'avait dégoûté.

Pour notre sainte, elle regarde ce beau monastère, asile de sa jeunesse, qui a reçu ses vœux, qui l'aime et où elle aime ses Sœurs, où, depuis 25 ans, elle règne et fait le bien, où grâces et faveurs divines l'ont comblée ; elle sonde la profondeur de ces jardins aux tranquilles allées ombreuses ; elle admire les eaux limpides et leur fraîcheur toujours renouvelée... Et sa cellule si bien disposée, tout à fait à son goût ; aucun souci n'encombre ses journées ; ses habitudes sont prises, elle a 45 ans. Et tout quitter, tout perdre ! Fonder sans ressources, ni puissance, ni crédit ; sa santé chancelante a souvent besoin de dispenses, même de la Règle mitigée... Et il faut entreprendre une vie crucifiée, entrer dans la voie des tribulations, des contradictions, des charges accablantes, des mépris, de l'isolement et peut-être d'échecs... Clairement elle prévoit l'amertume du calice, elle l'épuisera jusqu'à la lie. Elle écrit sur un signet de son Bréviaire :

> Que rien ne te trouble. Que rien ne t'épouvante.
> Tout passe.
> Dieu ne change point. La patience obtient tout.
> Qui possède Dieu, rien ne lui manque.
> Dieu seul suffit.

La chanson de geste française disait même : « Il qui a Dieu est riche assez. »

« Térèse et 3 ducats, dit notre sainte, ce n'est rien. Térèse, 3 ducats et Dieu, c'est tout. »

Ce que Dieu a fait pour celle qui désormais, laissant le noble nom de sa famille, ne sera plus dona Teresa de Ahumada, mais la mère Térèse de Jésus, j'en ai dit le nécessaire. Quant à entrer dans le sanctuaire où s'élabore l'union de la grâce, surtout de la grâce mystique, et de la volonté, ces choses sont rudes. Il faut pour les entendre avoir fait des études, et atteint la sainteté. Omettant donc l'action du Créateur, je me bornerai, sans suivre pas à pas la Fondatrice, à signaler brièvement l'action des créatures : les auxiliaires de sainte Térèse, et sainte Térèse.

« C'est dans la Compagnie de Jésus que l'on m'a donné l'être, écrira-t-elle un jour au Jésuite Hernandez, c'est là que j'ai été élevée. » C'est vrai, puisque S. François de Borgia, alors Visiteur des Pères de Castille, approuva les conduites de son âme, puisque le Jésuite Gaspard de Salazar approuva ses désirs de Réforme, puisque surtout le jeune Père Alvarez, 25 ans, mais un saint et un savant, l'obligea à renoncer aux amitiés dont la puissance, oh ! sans péché, arrêta son essor vers les cimes, l'éprouva longuement, jusqu'à la priver vingt jours durant de la communion, la dirigea dans ses premiers combats et ses premières visions, approuva son vœu héroïque de faire en toutes choses ce qu'elle croirait être le plus

agréable à Dieu, la soutint envers et contre tous, s'obligeant à étudier toute une bibliothèque d'auteurs mystiques pour la comprendre... oui, la Compagnie éleva la sainteté naissante de Térèse. Plus tard, d'autres l'aideront davantage : les Frères Prêcheurs, les Frères Mineurs, et le filial et paternel dévouement des Pères Carmes.

Térèse aimait les Dominicains ; elle disait : « Notre Père S. Dominique » parce qu'elle aimait d'amour son Rosaire et parce que le Frère Prêcheur Vincent Varron avait été le directeur de son père et l'avait elle-même convertie de l'assez bien au bien. Reconnaissante, elle disait au Seigneur : « Considérez quel bon sujet nous avons là pour être de nos amis, et comblez le de grâces. » Elle fut exaucée, et si bien que Notre-Seigneur lui montra le père de son âme, peu d'années avant qu'il mourût, comme tout « incendié » de l'amour divin.

Nous-mêmes soyons reconnaissants à ces autres Dominicains : Pierre Ybanez, une lumière de l'Eglise et un saint qui n'a point passé par le Purgatoire, maître du Jésuite Alvarez, qui obligea la Sainte à écrire le récit de ses cinquante premières années, qui le premier affirma que son œuvre était de Dieu et qu'il la défendait... et qui la défendit... ; Garcia de Toledo, frère du puissant duc d'Albe, qui demanda le récit des Fondations ; Soto de Salaza, inquisiteur du St-Office, qui exigea le récit complet aujourd'hui connu sous le nom de *Vie de Ste Térèse par elle-même ;* et ce bon Père Barthélemy de Medina, censeur rigoureux, dont la sainte ne pouvait se faire un ami, et qui se transforma en panégyriste perpétuel... à partir du jour où elle lui fit présent (les petits présents font naître l'amitié) d'une truite superbe, cadeau de la duchesse d'Albe ; surtout Dominique Banez, dont la parole vibrante et le regard foudroyant terrassèrent les Avilais, qui s'opposaient, gouverneur en tête et *manu militari,* à la fondation du Carmel réformé. « Je n'ai jamais vu, disait-il, dona Teresa ; je ne lui ai jamais parlé, je ne la connais pas ; j'ignorais ses projets... mais je me demande comment quelqu'un peut croire que de pauvres femmes reléguées dans un coin et priant Dieu pour nous, puissent devenir un fardeau si pesant et un péril public... » Ah ! Père Banez, que n'êtes-vous revenu pour foudroyer — ou convertir — les ennemis de nos Carmels et de nos couvents de France !

S. François d'Assise (sainte Térèse mourut le jour de sa fête) avait donné la chiquenaude initiale aux véhéments désirs de Marie de Ocampo : « Les Franciscaines déchaussées, disait-elle, mènent bien une vie pénitente : pourquoi donc pas les Carmélites ? » Et voici que le Patriarche de l'étroite Observance, S. Pierre d'Alcantara, le plus contemplatif et le plus éclairé des saints, l'appuiera de ses conseils et de son influence. Revêtu d'un froc de bure, la tête et les pieds nus, traînant courageusement son corps exténué de jeûnes, et si maigre qu'il semblait fait d'écorces d'arbres, il assistera notre sainte devant son évêque Alvaro de Mendoza, devant ses confesseurs et devant Dieu, ne dédaignant pas d'apparaître après sa mort à celle que l'adresse de sa dernière lettre appelait : « La très magnifique et religieuse dame dona Teresa de Ahumada... que Notre-Seigneur la rende sainte ! »

Des Carmes, ah ! qu'il ferait bon peindre en pied nombre de rudes figures, esprits de feu dans des corps qui n'avaient plus rien d'humain, les Antoine de Heredia, le premier Carme réformé, totalement dépourvu de suavité, mais d'un courage à remuer le monde, les Ambroise Mariano, napolitain, intendant de la reine de Pologne, Commandeur de l'Ordre de Malte, soldat splendide, ermite d'une pénitence à effrayer, et le Génois Nicolas Doria, l'homme le plus inflexible qui fut jamais, un lion, un taureau si l'on veut, qui n'a rien de l'agneau bêlant. Tout au moins je citerai les deux enfants de prédilection : S. Jean de la Croix et Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. Jean de la Croix, d'une famille noble déchue : — « Dès que je l'aperçus, dit la sainte, je fus enchantée de lui. » Sa modestie, la sagesse de ses paroles, la piété qui donnait à son visage une expression angélique, son maintien, ses manières, son amour de la pénitence, même sa petite taille, ce n'est que la moitié d'un homme, disait-elle, tout en lui la ravit. Elle l'appelait son petit vieillard, son cher petit Sénèque ; elle en fit le confesseur de son premier monastère, assurée que ses filles trouveraient en lui tout l'idéal du Carmel réformé. Jean de la Croix sera l'homme du dedans, Jérôme Gratien l'homme du dehors. Fils d'un secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, qui eut vingt enfants, orateur applaudi à vingt ans, attiré comme malgré lui au Carmel par les prières, les peines, les disciplines des Carmélites de Pastrana (ce que Carmélite veut, Dieu le veut), Visiteur de son Ordre à 28 ans, sainte Térèse disait de lui : « Je n'ai jamais vu tant de perfection alliée à tant de douceur. » De l'une et de l'autre il aura bien besoin quand le démon, le monde et même les saints se coaliseront contre la Réforme, et, soutien diligent de l'œuvre, il lui faudra l'étai du courage indomptable de la sainte pour tenir sous la tempête.

Auprès des portes de ce jardin fermé des religieux, des séculiers eurent place : l'évêque d'Avila, don Alvaro de Mendoza, un vrai père pour la sainte, le docteur Gaspard Daza d'Avila, très prudent conseiller et combien aimant, François de Salcedo, mystique et marié, puis prêtre et confesseur du Carmel, que la sainte ne se prive pas de plaisanter en toute révérence ; surtout le bon Julien d'Avila, disciple de Maître Daza, chapelain, oserons-nous dire directeur ? de l'Agence des voyages de fondations, d'abord négociant, puis entré dans les Ordres, âme simple et droite, d'une délicieuse naïveté, d'une admiration sans bornes pour la Mère Térèse, à qui il conduisit Marie, sa sixième sœur. « Dès ce jour je m'offris comme son écuyer et comme son chapelain, devait-il écrire en 1604 (42 ans après cette date mémorable) et je le suis encore, et je le serai jusqu'à la mort. »

Les pieux laïques ne manquèrent pas, de tout âge, de tout sexe et de toute condition : princesse d'Eboli, d'un dévouement si âpre qu'il se fait persécutant et sombre dans une crise de folie burlesque ; duchesse de la Cerda, qui se meurt du désespoir d'être veuve à 25 ans, que Térèse console et rend à la vraie vie chrétienne, qui sera très heureuse de voir les Carmélites s'établir dans une de ses maisons, mais ne songera même pas à leur offrir un morceau de pain : oh ! Mesdames, sans doute, qu'en feraient donc ces créatures angéliques ? Marie de Salazar, vingt ans, riche et belle, assez froide, mais d'un bon sens imperturbable, douce et forte, et d'un zèle aussi large qu'ardent : elle mourra Carmélite ; Hélène de Quiroga, mère de deux prêtres, d'une Carmélite qui inspira à sainte Térèse le beau cantique : « Jeune fille, qui vous a conduite ici, qui vous a retirée de la vallée des larmes ? — C'est Dieu et mon bonheur ; » elle-même, ayant achevé l'éducation de ses cinq enfants, entrera au Carmel et portera la bure dix-sept ans encore ; Jeanne de Ahumada, sœur benjamine de Térèse : assez pauvre, elle aidera cependant aux fondations, et son mari, Jean de Ovalle, atteint d'une fièvre importune, pendant l'aménagement du premier monastère, dira joliment à sa belle-sœur, le jour de l'inauguration : « Allons, Madame, il n'est pas nécessaire que je sois plus longtemps malade ; et me voilà guéri. » Et il l'était en effet.

Les frères de la sainte, conquistadores, compagnons de Pizarre au Pérou, surtout Laurent, revenu en Castille et fort avancé dans les voies de la perfection, des marchands, des hidalgos, des paysans, la liste des bienfaiteurs serait interminable. Le Seigneur avait promis à Térèse que le secours ne lui manquerait pas : elle en eut, en effet, pour le spirituel et pour le temporel, mais au jour le jour, et à condition de savoir attendre (patience obtient tout), jeûner et souffrir.

Que Térèse fût experte en cette affaire, vous n'en doutez pas, Mesdames, et sans doute, même avec tous ces secours dont aucun ne frisa l'opulence, nous n'aurions pas réformé le Carmel. Outre les ingrédients, il faut la manière de s'en servir. Térèse eut la manière. Laquelle ?

Le Père Banez, qui fut six ans son confesseur, disait : « Elle est grande de la tête aux pieds. Mais de la tête au delà, elle est incomparablement plus grande. » Un jugement lucide et ferme, un courage viril avec le sourire, et une tendresse de cœur profonde et chaude, telles furent, si je ne m'abuse, les meilleures qualités de la Réformatrice.

Son jugement (le plus parfait bon sens qui ait jamais habité une tête humaine), sa lucidité, son sens de la mesure, lui composaient une organisation intellectuelle de la plus harmonieuse beauté.

Elle disait : « La discrétion (entendez le jugement) est d'une haute importance pour gouverner, » et tout son livre *Manière de visiter les couvents,* écrit au milieu d'étranges tribulations, n'est que le commentaire de cette parole. Eût-elle réussi seize fondations de Carmélites et deux de Carmes (ceux-ci en essaimèrent dix autres du vivant de sainte Térèse) sans un robuste et clair jugement ?

Elle ménage avec un tact admirable ses confesseurs, ses supérieurs et le pouvoir : le tout-puissant Philippe II l'admire et la soutient contre le Nonce du Pape ; un évêque opposant s'écrie : « Cette petite femme-là nous fait passer par où elle veut, et ce qu'elle dit, il faut le faire ! » Elle se confesse tour à tour à des religieux de toute robe, blanche des Dominicains, noire des Jésuites, brune des Franciscains, gris-brun des Carmes, et sa prudence réalise l'accord parfait des quatre notes, chose admirable dans la religion !

Quand elle réforme, va-t-elle commencer par son propre couvent de l'Incarnation, où 150 religieuses la chérissent ? Elle sait trop bien qu'elle ne restera pas longtemps chérie si elle essaie d'attaquer de vieilles habitudes, d'ailleurs légitimes, et qu'elle ne réussira pas. Une fois la Réforme faite, à St-Joseph d'Avila et ailleurs, et elle-même imposée comme Prieure à l'Incarnation, imposera-t-elle la Réforme à celles qui n'en veulent pas ? Eh ! le Seigneur ne brisera pas le roseau à demi éclaté. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Térèse construit à côté, et l'édifice vermoulu du Carmel non réformé mourra de sa belle mort, sans dommage et sans bruit.

Térèse démêle d'une main experte les affaires embrouillées que lui suscitent ses fondations : type de femme d'affaires, si vous voulez. Elle écrivit à Don Laurent, son frère : « Ce n'est pas peu, n'est-ce pas, que j'entende quelque chose à de pareilles questions (de droits de mutation et autres). Mais depuis que Dieu m'a chargée de l'établissement de nos maisons qui sont les siennes, je suis tellement devenue femme d'affaires que je sais maintenant un peu de tout... Malgré toute l'horreur que j'ai pour l'argent et pour les affaires, Notre Seigneur veut que je ne sois pas occupée d'autre chose. » L'esprit large et la main largement ouverte, elle ravissait marchands, ouvriers, avocats.

D'ailleurs sans mines, sans façons, sans grimaces, elle est la plus sage des directrices. Dans ses couvents, pas d'esprits faux ! D'une aspirante elle dit : « Si Notre Seigneur a donné à cette jeune fille de la dévotion, on lui enseignera ici la manière de faire oraison. Mais si elle n'a pas de jugement, elle n'en aura jamais, et au lieu de servir la communauté, elle lui sera à charge. »

Une autre montre de bons certificats, est admise. La sainte fixe le jour de son entrée et détermine le peu d'objets qu'elle peut apporter. « Et ma Bible, ma Mère, et ma Bible !... Il faudra bien aussi que j'apporte ma Bible !... » Térèse la regarde : « Votre Bible, ma fille, nous n'en avons pas besoin. Gardez-la et restez chez vous. Chez nous on ne sait que plier et obéir. »

« Chez nous, » aussi, « le langage des Sœurs ne ressemblera pas à celui des mondaines qui se

servent d'expressions élégantes, nouvelles, à la mode. Je crois que l'on appelle cela des minauderies. »

Dans la prière non plus, pas de minauderies. Quand elle fonde à Salamanque, près de la fameuse Université, elle écrit : « Des dévotions niaises, oh ! délivrez-nous, Seigneur ! — Je n'ai jamais aimé certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies qui plaisent surtout aux femmes... » Et comme une Novice lui était présentée, une « perfection » : « Prenez garde, dit la sainte à une admiratrice, si cette bonne âme ne fait pas de miracles après tout ce que vous m'en dites, votre réputation sera compromise. » La « perfection » n'était qu'une bigote attachée aux dévotions niaises. Térèse s'en délivra, bien entendu.

Même les prières approuvées, il ne faut pas les faire à contre-temps. Témoin cette religieuse qui voulait contempler pendant la récréation : elle fut mise en pénitence, et sur-le-champ, pour lui apprendre à rire.

Pénitences ! ah ! le Carmel n'est pas précisément une école d'immortification. Mais encore faut-il de la discrétion, et les premiers Carmes réformés écoutèrent trop peu leur Mère prudente et versèrent dans l'obstination et l'erreur. Cependant elle insiste : « Je veux qu'on donne de quoi bien nourrir les religieux » ; elle prescrit des règles fort précises pour le régime alimentaire, « pour couper court, dit-elle, aux hésitations de certaines Sœurs qui n'en finissent pas avec leurs scrupules. » Sœur Y. est-elle épuisée de dévotions et de pénitences ? Qu'elle les arrête et qu'elle vive au grand air. Sœur W. a trop jeûné ? elle n'en peut plus ? Qu'elle mange, boive et dorme plus qu'à l'ordinaire, et qu'elle prenne de la viande ; aux mélancoliques (les neurasthéniques d'alors) elle recommande de ne donner que rarement du poisson : a-t-elle deviné le régime xx^{e} siècle, des herpétiques et arthritiques que certains rangent, hélas! parmi les mélancoliques (sauf exception, bien entendu) ?

Dans les voyages les pénitences ne manquent pas, mais sainte Térèse veut que pour l'extérieur, ses filles soient comme des femmes de qualité, « allant toujours en coche ou en litière, si bonnement on en pouvait trouver, afin que dans les chemins et dans les hôtelleries on ne les tînt pas pour personnes de peu de considération, et qu'on ne se hasardât point à leur adresser des paroles malséantes. » Quant à ses fils les Carmes, gaillards qui sont de taille à se défendre hardiment, qu'ils cheminent à la mode des pauvres : « Vous auriez mauvaise grâce, écrit Térèse au Père Mariano, à être Carmes déchaussés et montés sur de belles mules. »

Les personnes du monde sont traitées avec la même sagesse. « Les gens mariés, dit-elle, ont le droit d'avoir souci des biens du monde : qu'ils pratiquent la justice et l'espérance, leur vocation n'en demande pas davantage. » Et à son frère : « Parlez-moi toujours de la joie et bonne harmonie qui règnent entre vous et votre femme, vous me ferez le plus grand plaisir. » Aller à l'essentiel, voilà la sainte prudence. « Ce serait une simplicité, ajoute-t-elle ailleurs, de dire à une femme mariée de passer en oraison, au déplaisir de son mari, les heures qu'elle doit au soin de sa famille. »

C'est pourquoi elle refuse mordicus à son amie Hélène de Quiroga l'entrée au Noviciat, jusqu'à ce que ses enfants soient tous élevés ; c'est pourquoi elle empêche son frère Laurent de se faire ermite en négligeant la fortune de ses enfants. « Eh ! lui dit-elle, Jacob et Abraham, et S. Joachim ne laissèrent pas d'être saints parce qu'ils s'occupèrent de leurs troupeaux. » Et si Laurent, resté chez lui, s'emballe sur la pénitence : « Mon cher frère, je vous dis et je vous ordonne aussi, ne donnez pas moins de six heures au sommeil. Prenez une collation raisonnable. Quant au cilice, pas plus d'un jour par semaine, et point quand vous serez en habit de cérémonie ni pour aller dormir. Encore ai-je peur d'en donner trop. Deux disciplines par semaine et de courte durée : elles causent ainsi plus de douleur et font moins de mal. Et ne frappez pas trop fort. » Est-on plus ferme et plus humain à la fois ? Et lorsque la sainte, à ses derniers jours, avoue à un Père Carme : « Mon fils, quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai encore cru trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là, » vraiment ce péché (!) mérite absolution.

Et je souscris à l'enchantement des Franciscaines de Madrid, dont l'abbesse avait été duchesse : « Béni soit Dieu qui nous a donné une sainte que nous pouvons imiter. Elle mange, elle dort, elle parle comme nous, elle cause sans cérémonie et sans affecter des airs de personne extraordinaire. » Une si franche simplicité dans une si haute sainteté, n'est-ce pas, Mesdames, le maximum du sens de la mesure ?

Au maximum aussi, et un peu plus, la force d'âme. Fille de l'Avila des chevaliers, où les femmes, par leurs exploits guerriers, avaient conquis le droit de vote, sœur de héros dont l'un avait gagné 17 batailles, Térèse a les meilleures qualités du soldat. La *discipline :* « J'étais, dit-elle, comme un soldat qui ne marche pas de lui-même, mais qui attend avec impatience les ordres de son chef, pour déployer (c'est sa comparaison) sur la plus haute tour l'étendard de Jésus-Christ et désirer les dangers, non les craindre. » Ses visions et ses révélations, toutes certaines qu'elles sont, ont moins de valeur directive que les ordres de ses supérieurs, et quand ceux-ci la condamnent à s'enfermer dans tel couvent de leur choix, malade, elle se mobilise immédiatement et sans délai, et gardera les arrêts de rigueur sans biaiser. — *L'honneur :* « Ce qui me sauva (dès sa jeunesse), dit-elle, ce fut la crainte de Dieu et la crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur... Par fierté naturelle, j'ambi-

tionnais avec passion de le garder sans tache. » Ayant décidé d'entrer au Carmel, « rien n'eût été capable de me faire reculer, tant j'étais sensible au point d'honneur... J'ai toujours eu en horreur l'hypocrisie et la vaine gloire. » Et comme les démons sont des lâches sans honneur, elle les méprise abondamment. — Le *courage :* en une occasion extrême, sainte Térèse écrivait : « Pour me vaincre, j'avais besoin de tout mon courage qui, me dit-on, n'est pas petit. » Dit-on ! voici le jugement du fameux Hernandez : « On m'avait dit que c'était une femme : il n'en est rien, c'est un homme, et des plus hommes que j'aie jamais vus. »

Rappelons-nous, Mesdames, la lettre de Catherine de Sienne à Urbain VI : « Le doux Jésus, toujours, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, a voulu et voudra que rien de grand ne se fasse sans beaucoup souffrir »... et M. Olier : « Le centre du christianisme est la souffrance. » Aucune souffrance n'aura manqué à notre sainte. Elle sait bien que c'est le pain avec lequel l'âme doit manger la plus sublime et exquise nourriture. Le martyre du corps : dégoût de toute nourriture pendant 45 ans, un bras cassé trois fois et qui restera percius, la paralysie de tout un côté. Les maladies et les infirmités ne cessent, c'est son mot, de pleuvoir sur cette pauvre vieille ; elle travaille néanmoins : « Pour rien au monde, dit-elle radieuse, je n'aurais voulu perdre une si belle occasion de souffrir. » Ajoutez les privations alimentaires que la Règle n'a pas prévues : le pain manque, on déjeûne d'un beau sermon ; la gorge en feu sous un abcès qui l'obstrue, on n'a qu'une sardine salée à lui offrir ; d'autres fois, des feuilles d'arbre sont tout le viatique. Mais, dit-elle, « jamais trop de travaux, jamais trop de douleurs. Je supplie Dieu de me donner des épreuves, mais d'abord la force de les endurer. Car tout recevoir (de Dieu) et ne rien donner est un martyre auquel je succombe... Les souffrances seules peuvent désormais rendre la vie supportable. Que de fois, du plus intime de mon âme, j'élève ce cri vers Dieu : « Seigneur, ou souffrir ou mourir, c'est la seule chose que je vous demande ! »

Pour être exaucée, elle multiplie les pénitences, que de nature elle aime peu cependant. « Depuis que je me traite avec moins de soins et de délicatesse, je me porte beaucoup mieux. Et puis, il importe que je meure. Le repos de ma vie, je n'en tiens pas le moindre compte ! » En effet ! « Je n'ai peur de rien, dit-elle, hormis du péché. »

En voyage elle tombe au milieu d'une rixe de paysans et de soldats ; épées et couteaux sont tirés, le sang coule. Seule, Térèse marche droit aux combattants ; deux phrases, les armes tombent et leurs porteurs contrits vont à confesse ! Un torrent emporte à moitié l'unique pont dont les ruines sont submergées : « Je passerai d'abord seule, déclare la sainte à ses filles, et si je ne reviens pas (elle veut dire : si je suis noyée), vous retournerez à la maison. » A Burgos l'inondation assiège à l'improviste son Carmel à peine installé. Elle ne bronche pas, ne crie pas, ne fuit pas : elle garde la clôture en toute simplicité.

Qu'un torrent d'injures ou une inondation de calomnies l'assaillent de leurs flots furieux, qu'un avocat l'insulte au tribunal, elle répond doucement : « Dieu vous rende, Monsieur, la grâce que vous me faites. » Qu'un prédicateur la foudroie du haut de la chaire, elle remercie le Seigneur. Non pas qu'elle soit insensible : elle a ses heures de dépression, où elle ne se reconnaît plus et s'étonne ; elle pleure même sous la croix ; elle n'est ni une sainte de cire ni une surfemme.

« Quand je sortis de la maison de mon père, dit-elle, j'éprouvais comme les douleurs de l'agonie. Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. Mais je me faisais une indicible violence, et au dehors on ne voyait en moi que l'inébranlable courage ! »

N'était-elle pas fondée à dire à ses filles : « Faites des actes héroïques de jour en jour plus méritoires. Je désire que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez les hommes forts. Notre-Seigneur vous donnera un courage si mâle que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. »

Elle-même du moins les étonna. Quand la persécution frappa les Carmes réformés, ceux-ci ne laissèrent point de fléchir un peu, et Jérôme Gratien, brave pourtant, s'entendit dire par l'évêque Quiroga : « Vous n'avez pas, mon Père, plus de courage qu'une mouche ! » Ce fut Térèse qui les réconforta, les gourmanda.

Prisonnière elle-même, en butte à mille contradictions du monde et du cloître, elle éprouve, selon le mot de notre Bienh. Marie de l'Incarnation, « que les coups du monde saint sont plus perçants que toutes les machines des pécheurs. » Mais alors, n'ayant plus à fonder de nouveaux monastères, elle pousse un soupir de soulagement, se trouve en pleine liberté d'esprit, assure ses lunettes devant ses yeux vieillis et écrit bien péniblement ses Mémoires, je veux dire le récit de ses Fondations, et sa *Vie*, et cette merveille qu'est le *Château de l'Ame,* où vous ne trouverez aucune trace d'amertume. Même aux derniers jours, lorsque, épuisée, fiévreuse, paralysée, mourante pour dire le vrai, sainte Térèse subit la pire de ses douleurs, doucement elle se taira, elle pardonnera, la nature était morte !

Voici. Un dernier voyage de fondation l'avait conduite à Valladolid, dont la Prieure était sa bien-aimée Marie de Ocampo, la vive et généreuse Mère Marie-Baptiste, la première instigatrice de la Réforme. Elle se réjouissait de revoir cette grande religieuse qu'elle avait formée, et qui menait fort bien ses filles. Or, Marie-Baptiste, mécontente d'une décision qui lui semblait injuste, se montra froide, insensible, impatiente, brisant le cœur de celle que, pourtant, elle aimait. Le 15 septembre, sur l'ordre de sa nièce, Térèse partit. Les Sœurs pleuraient, baisaient les mains, les vêtements de la sainte ; Marie-Baptiste, sans même offrir quelques provisions, quelques re-

mèdes, pressait le départ : « Partez, partez, et qu'on ne vous revoie plus ! » Elle, la bien-aimée. Elle pleurera toute sa vie cet instant d'égarement. Mais quels sanglots aussi la sainte doit étouffer !

L'étape menait à Medina, où la Mère Alberte, une miraculée de sainte Térèse, gouvernait dignement le Carmel. Or, le soir de son arrivée, la sainte Mère donna à la Prieure un avis que, par une permission de Dieu, celle-ci prit mal. La sainte en perdit le sommeil et, de bonne heure, le lendemain, elle partit.

Marie Baptiste et Alberte avaient été toujours sa consolation dans les heures d'épreuve, son honneur et sa joie par leurs admirables vertus, son sourire par leur attachement filial, et quand elle sait qu'elle va mourir, leurs cœurs se ferment devant sa tendresse et devant sa détresse... elles crucifient leur Mère... qui les bénit. Les jours suivants, les jours suprêmes, à la joie contenue de son regard, à la douceur de son sourire, nul ne put soupçonner l'atroce martyre de son cœur.

C'est que la joie constante, affirme Benoît XIV en son Traité presque officiel, est une des conditions de la béatification. Térèse n'avait-elle pas dit : « Je ne crains rien tant que de voir nos filles perdre la joie de l'âme » ? Et ses filles d'Avila conservent aujourd'hui encore sa petite flûte et tambourine des jours de fête. Elle aime un air de musique et des couplets aux récréations, témoins les trois qu'elle composa — ses filles ayant inventé le refrain — pour plaider la cause des tuniques de bure, victimes d'une génération spontanée d'insectes trop connus à la guerre,

Puisque tu nous donnes ce vêtement nouveau,
O Roi du Ciel,
Délivre de cette mauvaise engeance
Nos tuniques de bure.

Le chant fut exaucé. Oncques, depuis, aucun Carmel ne connut la mauvaise engeance.

Pas de « sainteté mélancolique, » pas de Carmélite aux « airs de prisonnière accablée du poids de ses chaînes ! Que l'on se délasse aux heures de récréation, et que l'on rie ! » — « Que deviendrons-nous, s'écrie la sainte avec effroi, si chacune s'applique à enfouir le peu qu'elle a d'esprit ! Personne n'en a trop. Que chacune montre avec humilité ce qu'elle a, pour réjouir les autres. » Si elle aime, comme une aïeule, sa petite-fille Casilde de Padilla, qu'elle appelle son petit ange, et sa nièce Teresita, si mignonne à dix ans dans son petit costume de Carmélite, c'est qu'elles sont la joie de la maison.

Avec ses filles elle plaisante. Une postulante lui envoie d'avance tous ses meubles. « Eh ma pauvre enfant ! s'écrie la sainte, reprenez donc tout cela : à loger ce mobilier, nous n'aurions pas de place pour vous ! » A la fondation de Salamanque, sa compagne était une vieille sœur, Marie du St-Sacrement, fort effrayée de succéder en pleine nuit aux précédents locataires, des étudiants. « En vérité, dit sainte Térèse, n'était-ce pas plaisant que cette bonne Sœur, à son âge, eût tant peur de ces jeunes gens ! » Bien mieux, Sœur Marie se croit d'un grand secours à la fondatrice et l'interroge : « Ma Mère, je me demande ce que vous feriez seule comme vous êtes, si je venais à mourir cette nuit ! — Bien, bien, ma Sœur, quand cela nous arrivera il sera temps d'y penser. Dormons en paix, la paille est prête ! »

Même aux Révérends Pères, elle ne craint pas de lancer la pointe. Au Père Banez, plus jeune qu'elle de 12 ans, mais son confesseur, elle écrit malicieusement : « Vous manquez un peu d'humilité en ne voulant pas me croire. Le Père Melchior est plus docile que vous. » Au vieil ami Salcedo : « Un gentilhomme qui, outre l'excellente boisson et les friandises qu'il nous envoie, peut encore nous donner des radis et des laitues de son jardin, et qui, pour nous apporter des pommes de terre, ne veut pas d'autre domestique que lui-même, doit être tenu en un bien haut degré d'estime. A propos de boisson, on dit qu'il y en a ici d'excellente ; et comme Don François de Salcedo nous manque, nous ne savons pas quel goût elle a, et nous sommes sans espoir de l'apprendre. » Est-on plus gaiement pauvres, Mesdames ?

Le grave Père Antoine de Jésus a hâte de lui porter, pour la première fondation de Carmes réformés, toutes les aumônes qu'il avait recueillies. Toutes ? Cinq horloges de sable, et rien avec. La sainte Mère en rit de bon cœur. Les horloges marqueront bien l'heure du dîner et l'heure du souper; mais du dîner et du souper on ne verra que l'heure... Le Père Antoine n'a pas songé aux provisions.

Un jour l'évêque Alvaro de Mendoza la prie de décerner la palme à celui des quatre amis : don Laurent, son frère Salcedo, Julien d'Avila et Jean de la Croix, qui aurait le mieux commenté une pieuse énigme. Elle refusa net les quatre candidats, et voyez combien prestement elle exécute le bon Salcedo : « Monsieur de Salcedo répète dans tout son écrit : « Ceci est de S. Paul... Ceci est du St-Esprit, » et il termine en déclarant qu'il n'a écrit que des sottises... Je vais le dénoncer à l'Inquisition, qui est tout près. »

Et vous serez heureuses, Mesdames, d'entendre ce bel éloge d'un de ses amis prédicateurs : « J'ai peine à croire que ce pauvre Père Castagno prêche bien. Faites-lui mes compliments, et dites-moi si on l'écoute. » Pauvres prédicateurs ! pauvres conférenciers !

Mais attendez, Mesdames, voici pour vous : « Mon Père, dit-elle au Provincial des Jésuites, tenez un bon avis : ne vous fiez jamais à des femmes lorsque vous leur verrez de la vivacité dans leurs désirs, car leur envie de réussir leur fera imaginer cent mauvaises raisons qu'elles croiront admirables. » Mesdames, c'est de sainte Térèse !...

Femme elle-même, elle se plaisante de bon cœur. Quand les Carmélites firent leur entrée à Séville, voiles baissés, manteaux blancs bien fermés, le peuple se précipita pour les regarder,

« tout comme si, dit la sainte, nous avions été des taureaux de cirque. » A Séville encore, on leur refuse même un verre d'eau. « Pourtant, dit-elle, il ne manquait pas d'eau dans la rivière. » Elle se console en regardant la façade de son monastère : « il semblait qu'il fût fait de blanche farine et de sucre candi, un vrai gâteau ! »

A Burgos, une pauvresse lui barre le chemin : « Veuillez me laisser passer. » Sans un mot l'autre lui lance un coup de poing et la jette dans la boue du ruisseau. « Bonne femme, dit la sainte, elle a bien dit et bien fait. » A Tolède, elle prie dans l'église, quand s'abat sur sa tête une volée de coups de sabot. C'était une femme du peuple qui la prenait pour une voleuse. « Que Dieu lui pardonne, dit Térèse souriante, j'avais déjà bien assez mal à la tête ! » Et un soir, tremblante de fièvre, mourant de froid, elle pria ses deux compagnes de lui donner une couverture : « Hélas ! Mère, lui répondit-on, vous avez sur vous toutes celles du monastère, » c'est-à-dire une, plus les manteaux des Sœurs. Térèse se mit à rire et bénit Dieu.

Même avec Dieu elle reste primesautière. Dans une trop dure épreuve, elle se plaint à Notre-Seigneur. « C'est ainsi, lui répond le Maître, que je traite mes amis. — Ah bien ! c'est pourquoi vous en avez si peu ! » Et de même qu'elle plaisante, elle admet d'être plaisantée. La veille de l'inauguration du Carmel de Salamanque, il pleuvait, il pleuvait ! La grave et majestueuse Anne de Jésus prit un air résolu et vint dire à la Mère : « Vous savez l'heure qu'il est et ce qui nous reste à faire. Veuillez donc prier Dieu que la pluie cesse. » La pluie cesse, naturellement, et Anne de dire, toujours d'un air résolu : « Il ne pleut plus, mais votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt ce changement à Dieu. » La Sainte se mit à rire, maternellement.

Elle aimait tant ses filles ! « La peine des peines, dit-elle, c'est de quitter ces filles et ces Sœurs qui ont mon cœur ! » Comme sainte Claire, elle se relevait la nuit pour préserver du froid les Sœurs délicates, pour éclairer dans les couloirs les Sœurs sans lumière, pour repriser en cachette les manteaux décousus. Quand elle est de semaine à la cuisine, elle s'ingénie à varier le pauvre ordinaire : mais vraiment, lorsqu'on n'a que l'herbe du jardin ou les feuilles d'arbre à faire frire !... Après Matines, quand elle a visité toutes les cellules, elle rentre dans la sienne, où Anne de Jésus dormait aussi ; elle la caresse, la signe au front et la regarde longtemps sans dire mot, ravie en Dieu parce que c'est elle qui fondera le Carmel en France et qu'en sa fille c'est la France qu'elle aime. A Marie de St-Joseph, à qui elle a envoyé « des lettres terribles, comme si elle frappait sur une enclume, » elle écrit enfin : « Tous les pardons que vous me demandez me font rire. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout le passé et même l'avenir. Je ne sais pourquoi je vous aime tant. » Pourquoi ? oh ! pour peu de chose peut-être, puisque, dit-elle, « on me gagne le cœur avec une sardine. » Elle le rendait bien : « Pour faire plaisir aux autres, dit-elle, même à mes dépens, je poussais la complaisance à l'excès. Et jamais je ne disais le moindre mal de personne, et ne souffrais point qu'en en dît. »

En revanche, quelles douces paroles d'affection elle prodigue à Marie de St-Joseph ! Elle réclame des marques de tendresse : « Je traitais avec vous comme avec ma fille bien-aimée, et il m'en coûtait de ne pas trouver de votre part la même simplicité et la même affection. Je vous aime au delà de ce que vous pouvez penser... Aussi ne vous puis-je exprimer le désir que j'ai de vous voir et de vous embrasser tout à mon aise. » Ses filles sont-elles malades ? « Ma fille, je suis en peine de votre mal ; écrivez-moi vite comment vous êtes. » Ou encore : « Portez du linge, suspendez vos pénitences, ne vous levez pas par ce temps froid ; empruntez pour vous soigner ; mais n'endurez pas de privation ; cela me fait trop de peine. » Et pour Briande de St-Joseph elle mendie des gâteaux de beurre et de sucre, et elle s'occupe de lui envoyer de l'eau de Loja : « Elle aura, je crois, toutes les qualités nécessaires, parce que j'ai bien recommandé qu'on prenne de celle qui a été puisée dans la meilleure saison. » Est-on plus maternelle, en vérité ?

Brisée de fatigue, elle passait par Medina. Une pauvre Sœur souffrait d'un érésipèle affreux : « Jésus, ma fille, qu'avez-vous là ? »... Et le mal s'en va. La Mère Alberte, alitée, ne peut descendre pour la recevoir. « Comment, ma fille, je viens vous voir et vous êtes malade ! Allons, venez ça. » Et Mère Alberte vint ça, guérie sur l'heure.

Après les religieuses, dirai-je ses sollicitudes pour les religieux ? Au P. Banez elle fait dire que s'il couche par terre pendant une station de l'Avent, il ait au moins la précaution de se couvrir les pieds ! — A son demi-religieux, Jean de la Croix, « petit de taille, dit-elle, mais grand devant Dieu, homme céleste et divin, » elle prépare de ses mains les vêtements qu'il portera au jour de sa profession et elle recommande aux Carmélites : « Considérez-le comme un autre moi-même. » Il dut être soigné ! — Au P. Jérôme Gratien elle réclame de ses nouvelles : « L'amour, là où il est, ne dort pas si longtemps. »

Et quand il signe sa réponse : « Votre fils chéri, » elle le remercie : « Immédiatement je me suis écriée (parce que j'étais seule) : « Qu'il a bien raison ! » — Au chapelain de Salcedo : « J'aime bien que vous m'écriviez, mais ne dites pas si souvent que vous êtes vieux. Cela me fait de la peine. » Et comme maître Daza, ce vieil ami, ne veut pas exposer à son évêque un désir innocent, Térèse écrit elle-même : « Monseigneur, maître Daza vous aime beaucoup. C'est un homme de grand mérite. Il serait si content si vous le nommiez chanoine ! » Daza eut sa fourrure.

Je n'ai pas dit, Mesdames, que sainte Térèse aima ses parents : le cloître abolit-il toute ten-